

Hélène Henry

Une diversité bien tempérée

Assises 2000. Les dix-septièmes. Mes dixièmes. Assises légères, sans trésorerie. Au Collège, tout à l'heure, Gabrielle Merchez aura un clin d'œil d'intelligence quand je passerai près de la table où, avec Claude Brunet-Moret, elle accueille intervenants et invités. Je sentirai la piqure du regret : c'est là, aussi, que j'apprenais à mieux connaître ces traducteurs de tous poils et de toutes plumes que solidarité professionnelle et curiosité intellectuelle poussent vers Arles quand revient novembre.

Cette année, dès l'arrivée, sous un ciel vif, ils sont là, les fidèles. J'en salue quelques-uns au passage. Par un prompt renfort, les voici qui emplissent la salle d'honneur de la Mairie, ors et fresque à l'antique. Et là — surprise : tant de nouveaux, de jeunes visages ! Venus de Paris, de Bruxelles et autres lieux, les traducteurs de la nouvelle cuvée ont investi Arles, pris d'assaut le Collège et les ruelles, et ce soir, affamés, ils se mêleront aux anciens pour peupler le rez-de-chaussée du Méjan d'une aimable et bavarde cohue.

La première journée donne le ton : harmonie, solidité. Des Assises, oui, bien tempérées. Paolo Toeschi, maire d'Arles, redit la fierté qu'éprouve sa municipalité à nous recevoir cette année encore, remercie ceux qui rendent possibles des rencontres qui n'ont pas leurs pareilles en Europe et exprime une gratitude toute particulière envers Claude Bleton qui, en ouvrant le Collège sur la ville, contribue à l'enrichissement de la vie des Arlésiens. Après les remerciements d'usage, Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS salue les présents, annonce le menu des Assises et rappelle quelques événements marquants de l'année qui vient de s'écouler : l'élection à la présidence de l'ATLAS de François Mathieu, qui succède à Jacqueline

Lahana ; la fondation de RECIT, Réseau Européen des Collèges de Traducteurs, dont les responsables, samedi matin, viendront chacun à leur tour nous raconter « leur » Collège, sous la conduite de Marie-Françoise Cachin. Puis elle cède la parole à Françoise Wuilmart, dont le CETL est, cette année encore (avec la Casa del Traductor, l'Irish Translators' Association et l'Associazione Premio Grinzane Cavour), partenaire officiel des Assises. Françoise présente son compatriote Jacques De Decker, invité à prononcer la Conférence inaugurale de ces XVII^{es} Assises. Ton familier, discrètement humoristique, Jacques De Decker se présente comme le « Belge typique », sûr qu'« une langue n'est qu'un accident de l'histoire » ; il évoque cette « expérience vitale, journalière, de la diversité » que l'on vit à Bruxelles, moderne Babel... Puis De Decker se dépeint à ses débuts, amoureux des coulisses, rêvant d'entrer au Théâtre par la petite porte, celle des artistes, éperdument reconnaissant quand enfin on lui en confie la clé : la traduction. Traduire le théâtre, ce sera forcément traduire *pour* le théâtre, pour la scène, pour la voix. Paradoxe du traducteur de théâtre : travaillant pour la scène, il produit un texte sans valeur absolue ; mais sa responsabilité est immense, car, sur la scène, c'est lui seul qu'on entend. Le traducteur de théâtre devra accepter les exigences de la corporation théâtrale, il acceptera d'« adapter », de donner du texte une version soumise à conjoncture. Mais il aura, en contrepartie, le « plaisir de la cordée », celui de servir d'interface entre l'auteur et les artisans de la scène.

Nous attendions avec impatience la table ronde sur la traduction des *Fleurs bleues* de Raymond Queneau (le livre a disparu des librairies d'Arles dès le premier jour). Préparée avec soin par Philippe Bataillon, finement orchestrée par Jean-Yves Pouilloux, elle sera un grand moment de « plaisir du texte ». Les traducteurs invités commencent par lire, chacun dans leur langue, le célèbre incipit des *Fleurs bleues*, qui va servir de champ d'investigation (... *Sur l'horizon se dessinaient les silhouettes molles de Romains fatigués, de Sarrazins de Corinthe, de Francs anciens, d'Alains seuls...*) : Jiri Pelan en tchèque, Manuel Serrat en espagnol, Jan Pieter van der Sterre en néerlandais. Ce dernier nous lit aussi la traduction de Barbara Wright vers l'anglais. Enfin Mario Fusco nous livre la version italienne d'Italo Calvino. Apparaissent d'emblée les aspérités d'un texte qui interroge le langage en le manipulant : calembours, jeu sur les figures et les niveaux, pastiche, parodie, citation. Le titre fait buter le traducteur : comment préserver la polysémie ? Faut-il se résoudre à ajouter un sous-titre : « Flores azuladas – Los sensibleros » ? Plus généralement, comment mimer, dans une langue autre que le français, ce style rabelaisien que démarque ouvertement Queneau ? C'est possible en tchèque, où au XX^e siècle une traduction inspirée

a fait entrer Rabelais dans l'héritage langagier. Mais ailleurs ? Si lire Queneau, c'est refaire le trajet qu'il a lui-même parcouru en écrivant *Les Fleurs bleues*, le traduire ne sera-t-il pas le réécrire : faire des *Fleurs jaunes* ? Table ronde vivante et mouvante, à l'image de l'objet ludique qu'elle examine, et qui fraie des chemins en posant des questions.

C'est ce même questionnement que nous venons chercher, maîtres traducteurs et timides apprentifs (pour rester chez Rabelais) dans les ateliers qui, le samedi matin et le dimanche après-midi, font de l'antenne universitaire arlésienne un rucher multilingue. Un bon moment que celui de cette sortie d'ateliers, le samedi midi, où, incapables de nous arrêter, nous continuons à traduire dans le cloître de l'Espace van Gogh, dans les rues, les restaurants... Solitaires que nous sommes, que nous aimons travailler ensemble !

Cette année encore, je vais manquer l'atelier d'écriture de Michel Volkovitch qui draine tant de participants enthousiastes. Je manquerai aussi l'atelier de poésie, animé par le lauréat du prix Nelly-Sachs : je n'entendrai pas Isabelle de Gastines parler des *Sept portraits* de Nezâmi. Je n'irai pas non plus chez Ros Schwartz, dont pourtant, devant un aioli, j'ai fait hier plus ample connaissance, et qui propose une innovation : un atelier de traduction du français vers l'anglais sur un texte de Yasmina Khadra. Les participants ont aimé, et souhaitent que la formule soit reconduite. Je ne traduirai, hélas, ni Machiavel avec Jean-Claude Zancarini, ni Bartolomé de Las Casas avec Jean-Marie Saint-Lu, ni Christine Lavant avec François Mathieu, ni Annie Proulx avec Anne Damour. Quant à l'atelier Internet d'Evelyne Châtelain, très demandé, très réussi, il y aura une reprise à Paris. Je peux dire aujourd'hui qu'elle a eu lieu et que nous sommes plusieurs à ne plus jurer que par le site web du Professeur TradoKo.

Non, je suis demeurée fidèle à « mes langues slaves », polonais et russe. Samedi, Alain van Crugten, de Bruxelles, avait choisi de nous faire travailler Marian Pankowski : polonais naturalisé belge, c'est un poète dans sa langue, écrivain insolent et moraliste immoral dont se méfient également Pologne soviétisée et émigration traditionaliste. Polonisants avertis ou novices, A. van Crugten nous guide parmi les replis d'un langage exubérant et concis à la fois, où syntaxe et lexique innovants mettent en échec la recherche d'un équivalent français. Notre lente progression se soutient des récits de l'animateur : son amitié avec Pankowski, leurs longues séances de travail en commun où la quête du traducteur était pour l'auteur prétexte à réécriture...

Dimanche, c'est à une véritable mêlée langagière que nous convie Sophie Benech. Dans un texte d'Andreïev en cours de traduction (Sophie, ces dernières années, a fait découvrir au lecteur français Léonide Andreïev, ce grand prosateur de l'apocalypse intérieure), elle nous a réservé des morceaux de choix, ceux qui lui résistent. Nous nous mettons à la tâche : atelier de connaisseurs et de complices, où la discussion peut se faire acharnée. Et cette année nous avons avec nous Marion Graf, dont depuis longtemps nous admirons le travail et l'engagement dans le domaine de la traduction. C'est dire l'intensité et la fécondité de l'échange, dont nous regrettons qu'il soit si rare : seul ATLAS permet à l'essaim dispersé des traducteurs de russe de se regrouper de temps à autre en situation de travail.

La « conférence du deuxième jour » ouvre comme toujours une longue après-midi de découverte et de réflexion. Cette année, Aline Schulman a placé au service de Borges le babélien sa belle acuité intellectuelle et la grâce qu'elle met à tout ce qu'elle dit. Borges, qui maîtrisait cinq langues et qui a beaucoup traduit (Gide, Kafka, Melville, Faulkner), a écrit sur la traduction avant que de traduire. C'est ce groupe d'articles, écrits entre 1929 (« Les deux manières de traduire ») et 1939 (« Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* ») qu'Aline a choisi d'explorer pour nous. Borges interroge d'abord le retraduire (les grands textes : Homère, *Les Mille et une nuits*...) pour fonder un questionnement sur le texte : chaque retraduction est mise en scène d'une différence et remise en cause du texte ; chaque fois qu'un livre est retraduit se dévoile une part de l'ombre qui le cache. Traduire un texte, c'est révéler son essentielle mobilité, lui faire avouer qu'il n'est rien d'autre qu'un brouillon. Borges nie toute infériorité de la traduction par rapport à l'original, « l'idée de texte définitif ne relevant que de la religion ou de la fatigue ». L'exposé d'Aline, dont la richesse excède toute tentative de résumé, nous guide jusqu'au bout de la logique paradoxale borgésienne : Pierre Ménard, dans son effort insensé pour faire coïncider sa traduction avec le texte du *Quichotte* n'aura pu produire, au bout du compte, qu'une stricte redite verbale. Mais même la copie conforme est un leurre : le nouveau *Quichotte* est à la fois le même et un autre, modifié par quatre siècles de lecture et d'écriture. Pierre Ménard a fait fausse route : il n'a pas su comprendre que la plus « fidèle » traduction est celle qui est la plus lointaine, que toute traduction est réécriture, et que c'est peut-être l'auteur qui se révèle être le traître de l'histoire, dans un espace textuel où l'on peut à juste titre soupçonner l'original d'être « infidèle à la traduction ». À nous à présent de faire notre bien, dans la pratique qui est la nôtre, de ces assertions qui dérangent.

Avec « La traduction dans un pays multilingue : la Suisse », nous continuons de décliner la diversité. Marion Graf, qui anime cette table ronde, commence en citant Paracelse : « Tout ce qui est pluralité est inquiétude ». Chacun des participants, tous traducteurs, mais aussi essayistes, enseignants, journalistes, a pris en charge un exposé sur le domaine linguistique auquel il appartient plus particulièrement : pour Pierre Lepori, l'italien ; pour Étienne Barilier, qui traduit de l'allemand et de l'italien, le domaine francophone ; pour Michael Pfister, qui a traduit en allemand le marquis de Sade, le domaine germanophone. Alix Parodi dresse un bilan de la diversité langagière suisse (langues, dialectes), insistant sur l'existence d'un système complexe de tensions entre des langues qui s'ignorent plus qu'elles ne dialoguent entre elles, sans parler de la montée en force d'une langue de communication désormais officielle : l'anglais. C'est avec ces frontières intérieures, aussi prégnantes que les extérieures, que le traducteur suisse devra compter. Étienne Barilier considère que l'inquiétude sur l'identité linguistique qui caractérise la Suisse, ce sentiment fort de la réversibilité des langues, crée un terrain particulièrement propice à l'éclosion des traductions littéraires. Pierre Lepori, en revanche, constate qu'en Lombardie suisse, les traductions sont rares et passent souvent par la médiation de l'Italie. Michael Pfister observe que, si la frontière extérieure avec la France est fortement ressentie par les traducteurs de Suisse romande, la Suisse germanophone, riche aussi d'ailleurs de son dialecte, travaille sans difficulté en liaison avec l'Allemagne. Berlin est aussi la capitale de la Suisse alémanique. Des efforts sont faits pour renforcer les rapports entre les quatre langues, en même temps que la Suisse (c'est la priorité actuelle de la fondation Pro Helvetia) cherche à s'ouvrir sur l'Europe culturelle en multipliant échanges et contacts (notamment dans le domaine éditorial). La traduction devient ainsi aujourd'hui, sur toutes les frontières, une nécessité politique.

La table ronde, précise et dense, problématise de façon particulièrement serrée l'information qu'elle fournit. Elle est scandée par des lectures d'auteurs suisses alémaniques qu'assume avec talent la comédienne Laurence Montandon, textes forts, donnés dans un français superbe, celui de Gilbert Musy, traducteur récemment disparu, à qui est consacré un film en forme d'hommage que nous pourrons voir dimanche matin au Collège.

L'heure, dimanche au Méjan, est à l'électronique. La table ronde de l'ATLF, « Du crayon à la toile », réunit autour de Bernard Hoepffner trois traductrices, surfeuses aguerries et inventives, Évelyne Châtelain, alias Prof. TradoKo, Ros Schwartz, Rose-Marie Vassallo, un éditeur en ligne, Anne Schuchman, et la responsable du service juridique de la SGDL, Florence-Marie

Piriou. L'animateur constate la rapidité avec laquelle Internet est entré dans le quotidien du traducteur et a su s'y rendre indispensable. Même si la virtualité du support encourage la négligence de l'expression, c'est un outil de recherche exceptionnel, ainsi qu'un lieu de rencontres, de discussions et d'échanges dont nous n'avons pas encore exploré toutes les possibilités. Évelyne Châtelain évoque brièvement les potentialités de la Toile et en décrit le mode d'accès, avant de présenter son site. Ros Schwartz, très enthousiaste, donne quelques exemples précis de recherches sur Internet : possibilité d'atteindre des sites très techniques, proposant des contenus difficilement accessibles, recherche rapide de références ou de citations dans ce qui est la plus grande bibliothèque du monde. Rose-Marie Vassallo chante, elle aussi, les vertus des moteurs de recherche, qui vous mettent en relation « avec des passionnés qui ne demandent qu'à communiquer ». Les intervenantes sont assaillies de mille questions, auxquelles seule la pratique pourra répondre. Avec la seconde partie de la table ronde, nous entrons dans les difficiles problèmes des droits et de l'édition. Nous allons, prévient Anne Schuchman, assister à une inéluctable adaptation de l'édition traditionnelle, qui va basculer du côté de l'industrie numérique mondialisée, faisant tomber du coup barrières et protections avec la poussée en force du commerce électronique. Les écrivains seront tentés de commercialiser leurs livres sous forme numérique, court-circuitant les chaînes traditionnelles d'édition et de vente. L'apparition de nouveaux supports, livres électroniques de plus en plus perfectionnés, accélère la tendance : dans ces conditions, ne risquons-nous pas de nous trouver dans une situation de piratage généralisé ? À plus long terme, on peut s'attendre à voir émerger de nouveaux modes d'écriture et de nouvelles postures de lecture, sources de questions plus vastes et moins prévisibles. Florence-Marie Piriou pose, d'un point de vue de juriste, le difficile problème d'identification de l'auteur et de l'œuvre comme du respect du nom du traducteur et du respect de l'œuvre. Comment seront rémunérés auteurs et traducteurs ? Il faudra inventer de nouveaux modes de rémunération tenant compte de la mise en place de nouveaux intermédiaires. Les sociétés de perception et de répartition de droits, comme la SOFIA, auront un rôle important à jouer et on peut espérer que la gestion collective deviendra plus active dans la défense des nouveaux droits numériques. Une nouvelle batterie de questions accueille ces interventions, et nous nous séparons avec l'impression d'avoir fait une incursion dans notre propre avenir.

Pourquoi ai-je le sentiment fort, cette année, d'avoir été, pendant ces trois jours d'Assises, si constamment, si personnellement sollicitée intellectuellement ? Est-ce, là encore, un effet de l'heureuse diversité des matières ? Est-ce parce que les échanges informels ont été, cette année, plus

intenses, facilités par l'affirmation toujours plus nette du Collège comme lieu de rencontres, ouvert, offert aux participants ? Saluons au passage l'accueil chaleureux que nous ont réservé Christine Janssens et Caroline Roussel. C'est au Collège, aussi, que les traducteurs en herbe du Concours ATLAS Junior, étendu aux lycées de la région, sont venus composer, envahissant la bibliothèque, bousculant les dictionnaires... On aurait aimé être là. On a vu les lauréats, au Méjan, accompagnés par leurs camarades de l'École municipale de musique, venir recevoir, en grand sérieux, leurs récompenses. Rêvaient-ils de ces autres prix aux noms désormais familiers, prix Halpérine-Kaminsky, prix Nelly-Sachs, prix Gulbenkian, prix Amédée-Pichot, qui venaient d'être décernés à leurs aînés ?

Un mot encore. Cette année, enfin, je suis descendue visiter les Cryptoportiques. Pour cela j'ai presque dû, un matin, faire les Assises buissonnières. Mais cet espace inattendu, ouvert juste là sous l'ancien Forum arlésien, le doublant sans le reproduire — espace supplémentaire, facultatif mais nécessaire, doté de *son* architecture, de *son* harmonie, de *son* tempérament, espace second qui est espace plénier — cet espace, je l'ai tout de suite fait mien.